

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean Arceneaux, Mélissa Verreault, Caroline Legouix

Sébastien Lavoie

Numéro 150, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2013). Compte rendu de [Jean Arceneaux, Mélissa Verreault, Caroline Legouix]. *Lettres québécoises*, (150), 32–33.



JEAN ARCEAUX

Le trou dans le mur. Fabliaux cadiens

Moncton, Perce-Neige, coll. « Acadie tropicale », 2012, 150 p., 19,95 \$.

Histoires de Cadiens

Contes et farces louisianaises se rappellent à notre mémoire. C'est trivial, mais c'est surtout d'une drôlerie sans fin.

Un commis voyageur était après passé dans la campagne un jour, et il a passé en avant d'une jolie habitation. Tout quelque chose était très propre et bien entretenu. Et dans la cour en avant de la maison, il a vu un cochon avec trois pattes. Et là ayôu sa patte y manquait, i y avait une tite béquille en bois. (p. 75)

Comme de raison, il débarque de son char afin de vérifier qu'il n'a pas la berlué. Il tombe sur un habitant, le maître de céans, et il lui demande par quel prodige ce cochon s'est retrouvé avec une patte en bois. L'habitant lui raconte qu'un jour il est tombé de sa charrue et que celle-ci menaçait de le labourer alors qu'il était momentanément incapable de se déplacer. C'est le cochon qui l'a sauvé. « [C]'est comme ça qu'il a perdu sa patte ? » (p. 76) lui demande le commis voyageur. Non, lui répond l'habitant en lui racontant qu'une fois sa tite fille jouait dans le champ lorsqu'un coyote est venu pour la manger. Le cochon s'est interposé jusqu'à ce que l'habitant sorte avec un fusil et règle l'affaire. « [E]t le cochon a perdu sa patte dans la bataille ? » (p. 76) « "Non, non", l'habitant dit, "mais une autre fois [...] le feu a pris dans la maison" » (p. 76) et c'est grâce au cochon que tous ont pu sortir indemnes de la mésaventure. « "Et le cochon s'a fait brûler une patte dans l'affaire ?" le commis voyageur dit. "Non", l'habitant dit, "mais si t'avais un cochon comme ça-là, tu le mangerais tout d'un coup, toi ?" »



Mise en contexte

La quatrième de couverture nous indique que Jean Arceneaux est l'*alter ego* de Barry Jean Ancelet, professeur titulaire en études francophones à l'Université de Louisiane. Une préface, signée par Abdelhak Serhane, nous laisse entendre que monsieur Ancelet a commencé sa carrière en faisant un Luc Lacourcière de lui-même puisqu'il tentait et tente encore de préserver la mémoire louisianaise en collectionnant les contes, chansons, légendes, blagues, ballades et proverbes qui circulent dans sa région.

Une partie importante du projet consistait à développer un système de transcription capable de rendre l'oralité aussi fidèle que lisible [...]. Les principes de transcription continuent d'évoluer et servent de base à l'élaboration des fabliaux de cette collection. Le défi pour lui était de rendre par écrit le parler cadien. (p. 9)

Tout ceci fonctionne admirablement bien. Je craignais de devoir plisser mes yeux longtemps avant de m'habituer à l'écriture particulière de ces



JEAN ARCEAUX

textes « racontés-par-écrits » (p. 12), mais mon inquiétude s'est évacuée avant même que je ne sois arrivé au bas de la première page. Je ne suis toujours pas sûr qu'un « gaime » soit un coq, mais le fait que Google se montre impuissant à me répondre me donne un sentiment de connivence avec l'auteur... Pour tous ceux qui entretiennent encore une nostalgie à l'égard de cet esprit de *Marie Calumet* que l'on croyait disparu à jamais, je n'ai qu'un conseil : courez.



MÉLISSA VERREAULT

Point d'équilibre

Chicoutimi, La Peuplade, 2012, 176 p., 21,95 \$.

Équilibre précaire

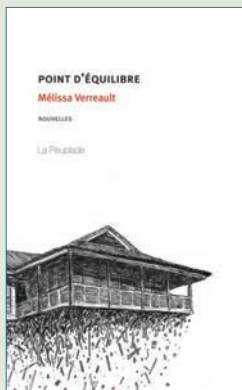
L'équilibre, nous dit *Le Robert*, est l'« état de ce qui est soumis à des forces opposées égales ». Ici, les forces opposées sont le bonheur de lecture et l'agacement.

La première chose qui saute aux yeux, quand on lit la première nouvelle de ce recueil, c'est que l'auteure a conscience de son art. Ça fait changement de plusieurs autres auteurs, mais c'est toujours un peu désolant d'avoir à l'écrire : oui, elle nous présente des histoires avec un début, un milieu et une fin. C'est déjà ça et, heureusement, ce n'est pas tout. La deuxième chose qui saute aux yeux, c'est que l'auteure en est encore à se perfectionner, qu'elle ne maîtrise pas encore tous les tenants et aboutissants de son métier de scribe. Cela se présente de différentes manières.

C'est parfaitement évident dans l'avant-dernière nouvelle, « Les ballons de fête ». Il s'agit du récit d'un anniversaire, un *surprise*, où l'auteure prend le temps de nous présenter un nombre hallucinant de convives, sans raison sinon pour faire étalage de plusieurs clichés [je pense ici à la description de la grand-mère de la fêtée, Roberte, qui « n'a en bouche que les mots homéopathie, bridge, cataractes et Sylvain Cossette » (p. 132) et qui associe la musique du groupe Of Montreal à de la « Musique du diable » (p. 137)]. Ne serait-ce que pour ça, on pourrait décider que l'on se trouve en présence non pas d'une nouvelle, mais d'un trop court roman. Parce que toute la partie *party* de ce récit apparaît inutile et lourde, n'étant que prétexte aux réminiscences en *flashback* d'une convive qui a vécu la veille sa première expérience saphique avec la fêtée... En fait, j'ai eu l'impression que toute cette scène n'avait pour but que de mettre la table pour la nouvelle finale qui donne son nom au recueil, « Point d'équilibre ».



MÉLISSA VERREULT



CAROLINE LEGOUX



Si je n'ai pas mal lu MéliSSa Verreault, c'est donc dire que l'auteure abuse de ce procédé la plupart du temps sympathique qui consiste à envoyer un personnage ou un élément d'une nouvelle à l'arrière-plan d'une autre nouvelle de manière à créer une connivence avec le lecteur et qui en fait quasiment une finalité. Dans l'avant-dernière nouvelle, les convives de l'anniversaire ont donc lâché des ballons; dans la dernière nouvelle, l'un de ces ballons se retrouve emmêlé à une corde à linge, cela étant le point de départ final, par ailleurs très bien mené, à une nouvelle ayant pour thème l'anorexie.

On retrouve donc des passages achevés et d'autres, plus problématiques. Ça s'incarne, entre autres, dans un humour qui est parfois habile : « J'avais tenté de le calmer en m'achetant des souliers dernier cri – celui que j'ai poussé en voyant le prix. » (p. 45) Mais parfois carrément nul : « Avoir des cachotteries, c'est pas mal égoïste. Comme les gaufres Eggo » (p. 83) [non, ce n'est pas parce qu'on fait — mal — parler un enfant qu'on peut se permettre une telle niaiserie]. Là-dessus, le titre de ce recueil renvoyant à l'équilibre, je me dois de conclure cette critique en rappelant qu'il y a un bonheur certain à lire quelques-unes de ces nouvelles tout en déplorant un manque de finition pour la plupart d'entre elles.



CAROLINE LEGOUX

Visite la nuit

Saint-Sauveur-des-Monts, de La Grenouillère,
coll. « Migrations », 2012, 148 p., 18,95 \$.

Tout dans tous les styles

Histoires de genres éclectiques qui, pour certaines, susciteront l'adhésion alors que d'autres récolteront inévitablement des commentaires moins empressés.

Caroline Legoux est née en France, mais vit au Québec depuis de nombreuses années. La quatrième de couverture nous indique qu'elle a travaillé dans le journalisme et en communication et qu'elle donne des ateliers d'écriture. On peut voir *Visite la nuit*, première œuvre de l'auteure, comme une sorte de portfolio parce que chacune des 19 nouvelles défend un genre différent. Pas toujours avec bonheur, évidemment.

Ce recueil commence plutôt bien. Prenons, pour l'exemple, la toute simple « Visite tardive ». Il s'agit de l'histoire d'une jeune femme qui

repenne à ce père qui a abandonné sa femme et ses deux filles alors que la narratrice avait quatre ans. Un soir, on sonne à la porte. Elle entrebâille le rideau et aperçoit fugacement le père indigne, et cette apparition est prétexte à dresser un bilan au terme duquel elle aura à choisir d'ouvrir sa porte ou non. Décision qu'elle prendra sans amertume ni colère : « Mais elle n'ouvre pas, car, vois-tu papa, il est trop tard. » (p. 17) Voilà l'exemple d'une phrase plus complexe, plus riche qu'elle n'en a l'air; d'une nouvelle bien menée mais sans grandiloquence, qui s'en tient à l'essentiel.

Tout de même, on peut louer la polyvalence de l'auteure, qui sait parfois user de sa distanciation d'avec son sujet avec brio.

Voilà pour les fleurs

Par la suite, l'auteure affiche une certaine propension à la dispersion, accentuée par son parti pris de défendre différents genres. Ce n'est pas toujours heureux. Je pense entre autres à « L'invitation », un échange épistolaire (le terme vaut-il encore à l'ère des courriels?) des plus ratés. Ici particulièrement, mais souvent ailleurs aussi, deux problèmes s'alimentent. Premièrement, on sent souvent l'auteure en coulisse, tirant les ficelles. En second lieu, l'auteure maîtrise difficilement l'art du dialogue (ou du courriel, c'est la même chose) qui peine à s'incarner, à devenir crédible. C'est particulièrement problématique dans cette nouvelle puisque l'intention de l'auteure est d'exposer la distance qu'établissent ces nouvelles technologies censées paradoxalement permettre le rapprochement. L'histoire s'ouvre donc sur le courriel d'une femme qui invite à son chalet une amie que son chum a laissée tomber. Elle se préoccupe de celle-ci et se désole de n'avoir pas pu être présente à ses côtés. L'amie en question lui répond qu'elle ne se sent pas de bonne compagnie, remercie son amie de sa sollicitude, mais décline son invitation. Vous devinez que la première insiste de plus en plus lourdement, que la seconde la repousse toujours plus énergiquement et que le tout se termine par une rupture... Le procédé s'avère lourdaut.

Tout de même, on peut louer la polyvalence de l'auteure, qui sait parfois user de sa distanciation d'avec son sujet avec brio (« Ligne de mire en direct »). Ce qui est bien avec les recueils de nouvelles, c'est qu'on est toujours en dehors de la pensée binaire. Ce n'est jamais qu'on aime ou qu'on n'aime pas, c'est *combien* on aime (ou on n'aime pas). Modérément, en ce qui me concerne.